

Une interview originale de Patrick Blanc

Par Xavier Lagurgue, architecte, chercheur au CRH-LAVUE.

L'esthétique au cœur de la végétalisation verticale

L'inventeur des murs végétalisés est un scientifique et un créateur. Ces réalisations ne peuvent se comprendre sans considérer l'univers esthétique auquel Patrick Blanc a voué sa vie.



Le bureau de Patrick Blanc

Interviewer Patrick Blanc à propos de la végétalisation du bâti, c'est aller à la source d'une tendance qui explose aujourd'hui. Il n'est que de d'observer les résultats de la compétition « *réinventer Paris* » exposée en 2016 au Pavillon de l'Arsenal, pour constater que plus de la moitié des bâtiments proposés sont végétalisés. L'architecture contemporaine s'efforce-t-elle de traduire une demande issue de l'évolution notre mode de vie urbain ? Maintien de la biodiversité urbaine, lutte contre les ilots de chaleurs, dépollution de l'air, plaisir de côtoyer le végétal, les motivations de végétalisation de nos citées sont multiples, les dimensions globales du développement durable et du changement climatique apparaissent inextricablement liées aux problématiques locales.

Depuis près de quarante ans, Patrick Blanc parcourt le monde à la recherche de nouvelles plantes, il les étudie avec passion, s'émerveille de leurs esthétiques et s'entoure de leur compagnie. Chercheur, botaniste, inventeur, Patrick Blanc est connu dans le monde entier pour la générosité la richesse et l'exubérance de son invention : « le mur végétal ». Au moment où son œuvre la plus célèbre, le mur du Musée du Quai Branly à Paris, s'apprête à subir une rénovation délicate et alors que depuis vingt ans les travaux de cet inventeur hors pairs ont fait de nombreux émules dans les villes occidentales, revenons sur les fondements de cette œuvre singulière que son auteur lui-même, situe entre arts et sciences.

Souvent copié de façon simpliste, notamment par les architectes, le travail de Patrick Blanc reste pionnier, singularisé par sa position à l'interface entre botanique et architecture. En inventant le « mur végétal », Patrick Blanc est venu enrichir les possibilités de végétalisation du bâti d'une figure que Bruno Latour qualifierait d' *hybride* et que l'on croit fondamentalement technique alors qu'elle relève surtout d'une recherche sur l'esthétique du vivant.

L'histoire commence en mars 1978 lorsque les lecteurs de VSD découvrent qu'un étudiant en sciences naturelles, en s'inspirant des milieux rupicoles des forêts tropicales, a réussi à réunir dans sa chambre les conditions nécessaires pour faire pousser et se développer une exubérance végétale digne des jungles les plus sauvages. Il faudra ensuite attendre 1994 lors du festival des jardins de Chaumont sur Loire pour que l'on puisse admirer le premier « mur végétal » (breveté en 1988) cultivé sur feutre en hydroponie. Dès lors, l'enthousiasme et le succès rencontrés par le dispositif ne se démentiront plus et conduiront Patrick Blanc à parcourir le monde pour développer ses créations sous de multiples formes, tant en intérieur qu'en extérieur.

Patrick Blanc a eu la gentillesse de m'accueillir chez lui, dans sa maison où la passion qu'il voue au règne végétal se traduit par d'extraordinaires cohabitations entre homme, plantes et bêtes. Son bureau flotte sur un plancher de verre sous lequel se développe un écosystème aquatique alimenté par la végétation des murs périphériques. Les poissons ondulent sous mes pas, de petits oiseaux exotiques twittent sous la verrière au-dessus de moi, les lianes remplacent les rideaux de perles, nous sommes ailleurs... L'entretien que m'a accordé Patrick Blanc s'inscrit dans le cadre d'un programme de recherche scientifique baptisé « Ecoville » qui concerne le rôle des murs végétalisés dans la ville, mais il m'a semblé opportun d'en livrer ici une version orientée sur les questions esthétiques. En effet, si le fond et la forme sont toujours inextricablement liés, chez Patrick Blanc, il en va de même pour les questions esthétiques et scientifiques au point que dissocier l'un de l'autre semble, à l'entendre, impossible.

XL - Patrick Blanc, quels sont les éléments clefs votre démarche ?

PB -J'ai inventé le mur végétal qui offre la possibilité de s'affranchir de la hauteur et du différentiel de poids. Qu'il soit ou non mouillé, le feutre de 3mm d'épaisseur qui suffit à l'ancrage des végétaux, même sur 10 m de hauteur n'impose pas de contrainte supplémentaires de poids à la structure du bâtiment. L'idée d'assimiler le substrat à une surface et non à un volume m'est venue de l'observation des plantes tropicales et de leur déploiement racinaires. Certaines par exemple, sont capables de se développer dans quelques millimètres de mousse sur une distance importante.

XL- Quelle est pour vous, la principale motivation de végétalisation du bâti en milieu urbain ?

PB- Surement l'amour des plantes. Le fait de toujours chercher à mieux les connaître. Cette approche est encore aujourd'hui peu répandue chez les professionnels du paysage comme du mur végétalisé. Il y a des exceptions bien sûr...mais pour beaucoup de professionnels, le mur végétalisé est avant tout un marché.

XL- Vos dessins et plans d'implantation paraissent des œuvres en soi, sont-elles conçues comme telles ?

PB- Mes dessins n'ont jamais été conçus comme des œuvres et ne le sont d'ailleurs toujours pas. L'œuvre résulte de la croissance des plantes, des singularités de leurs architectures. Quand la plante exprime ce qu'elle a à exprimer, c'est forcément beau. Pour cela, il faut qu'elle ait la possibilité de le faire en termes d'espace, de lumière, d'eau, de position par rapport aux autres. C'est une force qui nous échappe mais dont l'expression libère presque toujours un potentiel esthétique. Cela dit, il est vrai que la première reconnaissance de mon travail est venue de l'art contemporain avec une première exposition collective organisée par la Fondation Cartier, intitulée « être nature », qui s'est tenue en 1998 en compagnie de vingt autres artistes.

L'installation du mur végétal au-dessus de l'entrée était prévue pour être temporaire mais face au succès rencontré, il a été décidé de la pérenniser. Il a alors fallu en demander l'autorisation à Jean Nouvel qui a accepté. Ensuite, cela nous a permis de nous rencontrer et nous n'avons jamais cessé depuis de travailler ensemble.

XL- Existe-t-il, selon vous, un lien entre l'esthétique formelle que nous percevons dans certaines manifestations naturelles et le fonctionnement des écosystèmes qui les abritent ?

PB- Ca ne pousse pas bien quand ce n'est pas beau...A travers la saisonnalité, le temps est arbitre de ce qui est beau, de qui se déploie et de ce qui végète.

XL- Pourquoi les « murs végétaux », appellation que vous avez protégé, ne sont-ils pas des jardins à vos yeux.

C'est vrai, mes créations sont des murs végétaux et je n'aime pas l'appellation de « jardins verticaux ». Le terme anglais *vertical garden* est acceptable, faute de mieux, mais en français, compte tenu de ce que représentent les jardins dans notre culture, il ne peut s'agir de jardins. Tout d'abord, les jardins sont affaires de jardiniers, c'est-à-dire qu'ils dépendent de savoirs et de savoirs faire desquels le mur végétal est quasiment étranger. Nous parlons ici de botanique appliquée et aussi d'amour des plantes, toutes choses qui facilitent bien sûr le jardinage mais qui, d'une certaine manière, ne lui sont en rien indispensables.

Ensuite, on ne parcourt pas les murs végétaux, on les regarde. La plante n'y est ni piétinée ni abimée par notre passage. Le végétal est placé sur un plan d'égalité avec nous et notre perception s'en trouve transformée. C'est une différence fondamentale avec le sentiment de domination que l'on a des plantes dans un jardin. Sur le mur vertical, tout est vu, le développement racinaire autant que le déploiement du feuillage. Le rapport de l'homme à la plante s'en trouve transformé.

XL- Le mur végétal propose un rapport frontal au regard qui opère une mise à distance. Cette mise à distance est peut-être pour quelque chose dans l'artificialisation (expression que le philosophe Alain Roger a employé à propos de la fabrication du paysage) qui a marqué la perception de votre travail tout au moins à ses débuts. Dans un autre registre, nous parlions de mosaïciculture, et vous me disiez que vos dispositifs pouvaient être lus dans la continuité de cet héritage des arts horticoles, pouvez-vous approfondir cet aspect ?

La mosaïciculture peut produire des dispositifs merveilleux. Parfois totalement kitsch, parfois repris par des artistes contemporains parmi les plus fameux, je pense notamment au travail de Jeff Koons avec son chien *Puppy* à l'entrée du Musée Guggenheim de Bilbao. J'ai un grand respect pour ces réalisations. La grande différence avec mon travail est que dans la mosaïciculture, tout doit rester figé dans l'image de départ qui constitue une figure imposée. Sans s'en rendre compte, beaucoup de projets actuels, virtuels ou réels relèvent d'avantage de la mosaïciculture que de la végétalisation. Dans le « mur végétal », au contraire, tout croît et se développe de sorte que l'esthétique finale procède de ce développement et nul ne peut prédire avec certitude quel sera l'aspect du mur à moyen terme. La conception d'un mur végétal impose des réserves d'espaces et une stratégie de cohabitation des sujets sans lesquelles les installations sont vouées à l'échec.

XL- Fondamentalement, l'architecture est immobile alors que le végétal, vit, croît et meurt. De l'habillage du construit par le végétal naissent aujourd'hui de nouveaux archétypes architecturaux que les professionnels peinent à classifier (bardage, jardins, façade épaisse, loggias). Pensiez-vous, au début, dans les années 80, que votre travail aurait un tel retentissement ?

PB- Pas du tout. Les débuts ont été très longs. C'est d'abord la passion d'une vie qui m'anime quasiment depuis l'enfance. Si vous considérez le temps passé entre ce premier article publié en 78 par VSD, qui dénote le fait que mes travaux étaient déjà suffisamment avancés pour justifier leur publication et le Festival des Jardins de Chaumont qui va réellement me lancer en 94, il s'est passé 16 ans. Mais mon premier projet sur un bâtiment existant n'arrive qu'avec André Putman qui me confie l'Hôtel Pershing en 1999 et qui ne sera achevé qu'en 2001. Il aura fallu plus de vingt ans pour faire reconnaître le bien fondé de mon travail. Pendant tout ce temps, le CNRS que j'intègre en 1982 mais pour lequel la botanique appliquée ne constitue pas un champ de recherche prioritaire- les recherches en matière de botanique appliquée cessent de se développer à partir des années 50- ne s'est pas opposé mais n'a pas non plus soutenu mes travaux. A cette époque, l'application de mes recherches sur les murs venait se rajouter à mon activité scientifique qui portait sur l'adaptation des végétaux à de faibles niveaux de luminosité. Ma thèse portait sur la biologie des plantes de sous-bois en forêt tropicale et j'ai depuis découvert en exploration plusieurs spécimens dont par exemple le *Bégonia Blancii*.

L'histoire de mes débuts fait sens. Ce sont par leurs qualités esthétiques que mes travaux sont connus du grand public et qu'ils ont été remarqués alors qu'ils sont également fondés sur des recherches scientifiques très pointues.

XL- La production architecturale contemporaine semble osciller entre promesses en images de synthèse populistes et réalisations hasardeuses. Quel regard portez-vous sur cet engouement ?

Mon premier brevet d'invention est déposé en 2008. A partir de là, je ne vais cesser d'être copié. J'ai créé le marché du mur végétalisé qui prend son essor pour le meilleur et pour le pire. Il faut comprendre que je ne suis pas arrivé à ce résultat en réfléchissant en termes de potentialités économiques mais simplement parce que j'aime les plantes et que ma curiosité, mon désir de les connaître m'a fait découvrir que dans la nature, certaines plantes s'épanouissent très bien sur des supports verticaux. Or pour le végétal, qu'est-ce qu'un immeuble en béton ? Un relief quartzique percé de trous. Le bâtiment-falaise est percé de fenêtres ? C'est un habitat troglodyte pour êtres humains dont la surface présente des continuités qui conviennent très bien aux développements racinaires. Mais les plantes trouvent encore d'autres similitudes entre la ville et leur habitat naturel. Je reviens sur la question de la lumière. Une rue faisant corridor, avec des bâtiments en R+6 voisinant les trente mètres de haut propose un gradient de luminosité allant de 100% en tête de façade pour descendre à 5 ou 10 % en pied, au niveau de la rue. Comme dans la nature, sur une falaise située au contact d'une forêt par exemple. Ainsi l'art de la prescription botanique consiste à s'adapter à la lumière disponible. Nous aurons de l'ordre de 50 espèces en haut qui demanderont beaucoup de réserve d'espace pour se développer deux fois plus au milieu et jusqu'à trois fois plus en bas au niveau du sol, où l'on sait que la croissance foliaire est pénalisée par le manque de lumière.

Je dissocie la ville de l'homme qui la génère. Elle lui échappe, elle devient un organisme complexe qui ne lui appartient plus. A partir de ce point de vue, tout change et de nouvelles esthétiques surgissent. Les architectes, en tout cas depuis les modernes jusqu'à l'époque actuelle, se sont opposés à cette esthétique de l'envahissement, de la colonisation du bâti par le végétal parce que les plantes masquent les modénatures, et interfèrent avec l'abstraction de l'écriture architecturale. Pourtant le mur végétal peut s'intégrer dans la paroi au même titre que n'importe quel « matériau » ou qu'élément d'architecture éphémère. C'est ce que fait très bien Jean Nouvel sur le Musée du Quai Branly ou sur One Central Park à Sydney. Pour revenir sur le phénomène de mode actuelle, je ne m'intéresse pas beaucoup aux productions, qu'elles soient virtuelles ou réelles qui ne font qu'abonder au courant dominant en toute ignorance des êtres vivants qui sont instrumentalisés.

XL- Dans l'essentiel de votre travail, l'entretien du végétal est dissocié de l'action des habitants. S'agit-il d'une position délibérée ? Ne pensez-vous pas qu'en milieu urbain, l'acte d'habiter place de fait l'habitant au cœur de l'écosystème ?

PB- Bien sûr. Le public est généralement plus généreux qu'on ne le laisse entendre dans son appréciation de la place du végétal en milieu urbain. La façon dont est perçue l'oasis d'Aboukir montre toujours une sorte d'émerveillement dans le regard de ceux qui voient ce mur pour la première fois. D'autre part, le rapport des habitants à leurs fleurs est une ancienne toujours prometteuse. Regardez la profusion des pots de fleurs sur les fenêtres, les balcons et les volets extérieurs. Il faut considérer qu'aujourd'hui la recherche du bien être des habitants et des plantes vont de pairs et ne peuvent pas, ne devraient pas, être dissociés.

XL- Dans son fonctionnement, un jardin vertical est pour vous aussi « naturel » qu'un jardin horizontal. Les coûts d'entretien semblent cependant supérieurs à la verticale qu'à l'horizontale pour une pérennité inférieure. Il y a ainsi une opposition fondamentale entre l'habitat humain qui se développe dans de faibles conditions hygrométriques et l'habitat végétal que vous installez pour sa luxuriance qui lui

nécessite une hygrométrie élevée. Pensez-vous qu'une évolution technologique soit possible sur ce point ?

PB- On ne peut pas économiser l'eau mais on peut comme sur One Central Park en optimiser la consommation en la recyclant. L'économie n'intéresse pas les animaux, c'est l'alternance des milieux qui est favorable à leur développement.

Les murs végétaux resteront chers tant qu'on les évaluera à l'aune du prix des bardages. L'installation du mur revient entre 500 et 1000 euros du m2 selon le cas et l'échelle de la réalisation. C'est effectivement plus cher qu'un enduit projeté, qu'un bardage en bois ou en tôle, voire même en pierre. Mais si on compare ce prix avec ce qui lui correspond vraiment, c'est-à-dire à un jardin urbain, alors on s'aperçoit que le prix du foncier est souvent très supérieur à celui du mur vertical. Les coûts de fonctionnement d'entretien sont ensuite comparables. Un jardin en ville est en soi un luxe auquel le mur végétal propose en réalité une alternative économique ! Revoyez le documentaire d'Arte « *logement social et végétalisation* ». Il a vingt ans !

Pour ce qui est de la durée de vie des murs végétaux et de celui du Quai Branly en particulier, là aussi, il faut comparer ce qui est comparable. Si les installations du Quai Branly avaient été correctement réalisées, nous n'aurions pas les problèmes de corrosion que nous connaissons aujourd'hui, et les consommations d'eau auraient été maîtrisées par les fosses de récupération en pieds qui étaient initialement prévues. Plusieurs de mes murs, comme celui de la fondation Cartier atteignent les 20 ans. La technologie est au point et pérenne. Encore faut-il qu'elle soit mise en œuvre correctement.

XL- Quelles sont selon vous les pistes le plus prometteuses pour l'évolution de la végétalisation du bâti? Sont-elles architecturales, sociétales, écologiques ?

PB- La phyto épuration des eaux grises par des murs végétaux ou bien la dépollution de l'air ambiant par captation des émissions CO2 sont des pistes qui verront sûrement le jour. Plus globalement, je crois que les choses changeront quand nous aurons compris qu'en ville, le bien être du végétal et celui du genre humain sont un seul et même combat et que l'un et l'autre sont intimement liés. C'est en tout cas le sens de mon travail.

XL- Une confiance bibliographique ?

« *Dans le labyrinthe* » d'Alain Robbe-Grillet, par ce que le temps y est transformé par l'espace. Plus proche de moi, deux ouvrages « *être plante à l'ombre des forêts tropicales* » ou encore « *le bonheur d'être plante* » que j'ai écrit pour partager ma passion pour les plantes.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX